Bertrand du Guesclin naquit, vers l'an 1314, au château de la Motte-Broon, près de Rennes, d'une vieille famille de Bretagne. Il fut l'aîné de dix enfants. On raconte qu'avant sa naissance, sa mère eut un rêve singulier. Une nuit, elle rêva qu'elle tenait une boîte à bijoux dans laquelle elle voyait le portrait de son mari ; cette boîte était couverte d'un côté par un seul caillou très brut, sur l'autre côté se trouvaient trois diamants, trois émeraudes et trois perles enchâssés confusément. Elle voulait, toujours en rêvant, faire enlever la pierre brute qui lui déplaisait, mais le lapidaire, — c'était le nom donné aux bijoutiers de ce temps-là, — s'y refusa. Il lui conseilla, au contraire, de la conserver précieusement et de la tenir bien propre. L'ayant essuyée elle-même, cette pierre devint un diamant si beau, si éclatant, que jamais

elle n'en avait vu de pareil, mais elle s'aperçut alors qu'elle avait perdu une de ses perles, et elle se réveilla.

— C'est vrai? elle a fait ce rêve? demanda Raymond.

— On le raconte, répondis-je, dans les mémoires du temps, mais je n'affirme pas que ce soit vrai.

— Comme le songe des sept vaches grasses et des sept vaches maigres, fit Pierre qui apprenait l'histoire ancienne.

— J'allais le dire, s'écria Jean selon son habitude, car il osait rarement parler le premier.

— Oui. Ce sont des légendes, dont on donne ensuite l'explication.

— Quelle est l'explication du rêve de la mère de du Guesclin? demanda Louise.

— Attends un peu, tu es plus pressée que la mère de du Guesclin, car elle ne s'en préoccupa aucunement. Elle était très pieuse, et ne voulut pas chercher l'explication de son rêve. Seulement le souvenir lui en resta.

Pendant l'enfance de du Guesclin, rien ne faisait prévoir quel vaillant chevalier il serait un jour. Rien n'indiquait que, par ses vertus, sa grandeur d'âme, ses victoires, il illustrerait son nom et son pays. Au contraire, il désespérait ses parents.

Il était rouge de cheveux, noir de peau, laid de visage, avec une tête énorme et un corps trapu. Son carac-

Il sauta sur la table, cassa les verres, les plats, les bouteilles. (Page 12.)

tère était querelleur, désagréable. Aussi, les domestiques le plaisantaient et ses parents ne l'aimaient pas, car il leur causait de la peine. Bientôt, ils cessèrent de le caresser comme leurs autres enfants; peut-être même devinrent-ils injustes envers lui, ce qui est un tort, car si l'on doit punir un enfant coupable, il ne faut agir qu'avec justice. Ils affectaient souvent de mortifiantes différences entre lui, ses frères et ses sœurs. L'injustice souleva les violentes passions de sa forte nature, et il laissa de bonne heure entrevoir cet esprit batailleur, indomptable, dont les événements de cette époque agitée étaient si bien faits pour favoriser, dans la suite, le développement.

Un jour, il avait environ sept ans, pendant une absence du seigneur du Guesclin son père, la mère de Bertrand et ses autres enfants étaient assis, comme d'habitude, autour de la table familiale pour le dîner, tandis que Bertrand restait sur une chaise basse dans un coin, en punition d'une grossièreté qu'il avait commise.

Tout à coup, il prit un bâton et, furieux de ne pas être à sa place habituelle, il sauta sur la table, cassa les verres, les plats, les bouteilles, et sans qu'on pût l'en empêcher, jeta par terre le pain, la viande et le vin déjà servis.

En même temps il criait :

— Je veux ma place à table, je veux être avec vous!

Sa mère pleura. Ses frères et sœurs effrayés lui firent place. Il se mit à table, et mangea à pleines mains, d'une façon très malpropre.

— Il n'aurait pas osé faire cela s'il y avait eu son père, dit Pierre. Il aurait craint d'être corrigé.

— Il le méritait, ajouta Louise.

— Sans doute, repris-je, cette fois, il le méritait, mais il ne le fut pas. Peut-être eût-il continué à se montrer aussi méchant, aussi paresseux; peut-être, au lieu de devenir un grand capitaine, eût-il été une sorte de bandit comme un de ces chefs de troupes si nombreuses à cette époque, où beaucoup de seigneurs, de soldats, vivaient de pillage et de vols. Heureusement, une circonstance modifia son caractère.

Quelque temps après, le jour de l'Ascension, il y avait chez le père de du Guesclin de nombreux seigneurs. Une religieuse nommée sœur Marthe, très considérée dans le pays, entra dans la salle. Elle vit le petit Bertrand tout renfrogné dans un coin. Elle alla vers lui, et lui parla doucement, sans savoir qu'il était un des enfants du Guesclin. D'abord, il crut qu'elle se moquait de lui, il la menaça, mais elle continua à lui parler avec douceur, lui demanda sa main pour lui prédire l'avenir, et lui annonça qu'il serait sage, heureux, que personne, dans le royaume de France, ne serait plus considéré que lui.

— On peut prédire l'avenir d'une personne en regardant sa main? demanda Andrée.

— Cette science s'appelle la chiromancie, répondis-je. Aujourd'hui, des gens très sérieux s'en occupent encore, mais, croyez-le, personne en ce monde ne peut connaître l'avenir. On sait seulement que, parfois, le visage est le miroir de l'âme, et certains savants affirment que les traits de la main ont une grande relation avec les principales parties du corps. Ainsi, disent-ils, on peut juger des tempéraments, des inclinations, des qualités et des défauts de chacun.

En entendant cette prédiction de sœur Marthe, la mère de Bertrand se souvint de son rêve, elle le raconta.

Alors la religieuse, après lui avoir recommandé d'élever son fils Bertrand avec beaucoup de soins, lui donna cette explication :

— La boîte où se trouvait le portrait de votre mari signifie votre maison et votre famille. Les pierreries sur les côtés sont vos enfants nés ou à naître.

— Je parie que le gros caillou, c'est du Guesclin! s'écria Raymond.

— J'allais le dire! ajouta Jean.

— Taisez-vous donc! firent deux ou trois voix, sur un ton qui montrait le mécontentement causé par ces interruptions.

— Justement, répondis-je, pendant que les yeux de Raymond, heureux d'avoir deviné, brillaient de satisfaction, la religieuse affirma que ce caillou, d'abord brut, si éclatant après avoir été frotté, désignait le fils aîné qu'il fallait élever avec les plus grands soins, pour le voir un jour dans tout son éclat. Les trois autres diamants, ajouta-t-elle, sont vos fils cadets qui auront aussi leur mérite, mais n'approcheront pas de leur aîné. Les trois émeraudes vous annoncent que vous aurez trois filles mariées, qui seront des modèles de vertu et de sagesse, dont la couleur de l'émeraude est le symbole. Les trois perles signifient vos trois autres filles qui ne se marieront pas. Celle des trois qui a disparu à vos yeux, indique que vous aurez la douleur d'en perdre une.

— Cette prédiction s'est-elle réalisée? me demanda Andrée.

— Complètement, répondis-je, seulement, pour ne pas vous donner une idée fausse, je dois vous dire qu'il en est de cette prédiction comme de beaucoup d'autres légendes des temps anciens. Elle a été faite quand les événements étaient déjà accomplis, puis les jours, les années, les siècles se sont écoulés, nos ancêtres se sont d'abord transmis ces légendes, ces prédictions, en les embellissant, en y ajoutant, en modifiant les dates. Quand les historiens, comme Froissart, ont commencé à écrire ce que l'on appelle les chroniques de l'histoire de France, ils ont quelquefois considéré comme vrai ce qui était inexact, et les légendes ont pris place dans l'histoire.

THÉODORE CAHU

HISTOIRE

DE

Bertrand du Guesclin

RACONTÉE A MES ENFANTS

ILLUSTRATIONS DE

PAUL DE SÉMANT

PARIS

JOUVET & C^IE^, ÉDITEURS

5, RUE PALATINE, 5

Tous droits réservés.